

A painting depicting a soldier in a trench during a war. The soldier is wearing a dark uniform and a helmet, sitting on the ground. In the background, a flag is flying, and there are signs of battle, including a burning structure. The overall scene is somber and evocative of the trenches of World War I.

LES SILENCES DE LA GUERRE

MARIE
BERCHOU

Marie BERCHOU

Les Silences de la guerre

© Marie BERCHOUD, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5727-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce n'était pas la première fois que le vieux Théodore Border évoquait les contrées nord-est du continent que Napoléon 1^{er} avait parcourues, et pas seulement aux bords de l'Oder ou de la Bérézina. Il disait qu'il avait à faire là-bas, bien au-delà de Zürich avec ses banques utiles, et Graz et Vienne, il y allait donc, c'était une promesse ancienne. *Une promesse à qui ?* avait demandé Adrien, tout juste marié, en 1905. Silence. Fils d'un tel père, il fallait s'accrocher.

Il l'avait fait, sa femme et ses enfants aussi. Avec une guerre au moins, ou deux pour les plus jeunes. Quand on vient de si loin, et d'un tel mensonge déguisé, on meurt, ou on résiste et on avance, on s'accommode. Qui parmi les survivants aurait le fin mot de leur lignée sortie des brumes froides et manipulée pour la loi ?

Cela s'était passé cent ans avant cette date pivot de la première guerre mondiale et, cent ans après, l'énigme « *n'avait rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat* »¹. Ainsi pensait Jonas Border en ce 30 août 2014, face au jardin. Puis on a sonné. Il est allé ouvrir à son rendez-vous.

I – RENDEZ-VOUS

1

Tu entres à pas moelleux, tu t'avances vers le salon, Jonas Border, cent deux ans bientôt, t'offrira un fauteuil, il va t'écouter lire. Les baies sont ouvertes sur le balcon à volubilis bleu violet, les rideaux frémissent, légers comme la vie qui passe.

Jonas Border sourit, s'allonge sur le divan, c'est l'heure habituelle de son repos. Tu dis tout doux « Jonas Border ? », *son identité*, en prononçant le *r* final, oui, ce nom est germanique autant que grand-breton. Silence et sourire. Sur le velours du divan, ses yeux, ses mains ont les paumes tournées vers le ciel. En offrande, comme dans les sarcophages de Nubie ? Cela, tu y penses plus tard. Il saisit une bourse longue en fines mailles argentées, un objet si kitsch, ancien... Depuis ses cent ans, il revenait de plus en plus souvent sur son enfance et en riait en la prévenant, *Je radote*. Ces réflexions et quelques autres défilent en nuages dans ton subconscient et elles rouleront en boucle, en flux, la nuit, le jour, au long des rues où tu marches d'habitude, comme à l'hôpital où tu cours même, et se cogneront sur les os de tes tempes et t'empêcheront un temps de dormir. Ce sera après.

La mort, vous en aviez plusieurs fois parlé depuis l'hiver dernier, sans la nommer autrement que par la vie. Il était sur l'autre fauteuil Voltaire, et non sur ce divan ultime qui d'ailleurs était un lit bateau enrichi de coussins soyeux aux couleurs harmonisées avec l'acajou. Toi, calée sur le haut dossier de l'autre Voltaire, tu le regardais réagir et notais ses mains nerveuses de pianiste actionnant le dessous des accoudoirs pour régler la position du dossier, c'était un signe d'énervement, rare.

Voyons, est-ce bien raisonnable de vivre encore à cent-deux ans ? Avec ces jeunes vies qui se noient ! disait-il, *Tous ces migrants perdus, Méditerranée tombeau...* Que dire ? Sa sœur cadette a été enterrée le 15 août à Dijon. Alors que faisait-il encore là, lui ? Basta !

Tu vouvoies M. Border, et lui vouvoyait aussi ses parents, il te l'a confié un jour de ce dernier printemps et il en souriait. La mort serait donc une affaire de

famille ? Il hoquète, et termine en sourire fatigué mais là. Il a démarré les prises médicamenteuses à sept heures trente comme convenu. Tu étais là. Tel est le contrat, depuis le 1^{er} juin dernier.

Automatiques, tes doigts vont se poser sur la poitrine pavée du vieil homme aux yeux qui sourient avant fermeture pour évacion. Sur son cœur il a posé la bourse oblongue en mailles. Tu vas officier au final, et lui aussi, c'est son geste.

Pensées, rappels d'une vie, recueillement. Assieds-toi encore un instant, oui, ça vaudra mieux. Tes mains défont le lien torsadé de la bourse en mailles, actionnent le fermoir à cliquet. Des monnaies et billets s'échappent, puis tu extrais un carnet de feuilles parcheminées. Ici, debout et en conscience arrêtée, tu poses ton index sur un rectangle de parchemin aux veines apparentes. Tu le parcours, tu oses. Sous les yeux verts qui te contemplent dans leur tiédeur du vivant offert, tu oses . Il l'a voulu ainsi, n'est-ce pas ? Sinon, la mise en scène ne serait pas celle-là. Il a choisi ? Sans nul doute, et dans la discrétion.

Deux doigts laissent tomber le vivant carnet de peaux mortes, tannées, étirées en transparences et les yeux verts contemplent cette scène sans la voir. Qui les fermera, ces yeux – tes doigts ? Oui, et dépose un baiser sur son front. Ensuite, laisser venir une peine hors langage. Le fauteuil Voltaire à haut dossier l'accueille, la peine s'y cale, hoquète et pleure encore face à la lumière. Plus tard, se réveille sur un cri. Oui, un bébé a crié, de douleur. Mal au côté droit, douleur sourde. Est-ce le cri d'enfant ?

Tu es seule. Avec M. Border, corps allongé. Des images du déjeuner de juin dernier avec lui et sa sœur Marthe déjà bien malade et un fils à elle reviennent. C'était *Au 1802*, restaurant à nappes damassées blanches et couverts lourds d'authenticité, depuis... 2002, vingt ans, et deux-cents. Ils avaient mangé de la souris d'agneau sur lit de pommes rissolées, et la conversation avait roulé sur la littérature. Exquise politesse des nantis : la lectrice avait été saluée, ainsi que l'étudiante avancée ; eux savaient sourire sans trop en faire, ils s'étaient intéressés à elle, professionnelle en souriante perdition. Vexée, elle était, sous son sourire, et enrageant contre les différences sociales (et économiques, et financières).

Elle avait osé dire ses impressions d'alors à M. Border, peu après le décès de sa sœur. « Laissez cela, ce sont des détails... nous avons l'âge de mourir alors ça n'a aucune importance, ma petite. Bien sûr, à votre âge... Allez, vivez ! » avait-il dit en se levant de son fauteuil Voltaire à haut dossier inclinable pour apporter la

cafetière isotherme avec deux tasses. Elle avait contemplé son dos, il se tenait encore très bien, M. Border, même s'il avait perdu des centimètres de sa haute taille, et sa marche était lente mais ferme. Oh pas le genre à traîner les pieds ! Elle avait souri, hoché la tête, et bu son café, bien corsé.

« Contrat conclu... et rempli ! ». Il a parlé, Jonas, Monsieur Border ! C'est sa voix et même son rire. « Fin surprise par KO technique, ma chère infirmière, la vie la mort, en bénévolé ! ».

Elle voudrait rire avec lui une après-dernière fois que rien n'arrête. Rire de leurs lignées adossées à une émigration, venue du Piémont et de l'Est européen au temps des guerres napoléoniennes pour lui ; et elle, du Maghreb ou plus au sud, mais elle ne compte pas, elle est en service. En tout cas, les deux sont pris dans la tangente de l'ailleurs. Mais lui, ce M. Border ! Il a traversé les deux grands conflits du XX^e siècle ; puis passé l'an 2000 et ouvert le XXI^e siècle. Des photos le montrent en Amérique, en Afrique, et même Algérie, et en Europe est et ouest. Ces photos, avec les papiers qu'il a choisis, il les lui a données au long des entretiens préalables. Elle garde donc ces visages et ces corps d'enfants, d'adultes, ici et là, loin, avant. Au dos, quelques notations brèves.

Et elle a plus, même, sa mémoire et ses questions, ses notes et observations. Il était si âgé, le plus vieux de leur association, et si insouciant... il fallait le protéger, de quoi, elle ne savait pas mais elle le sentait et elle l'a fait – pas assez, pas jusqu'au bout. Les larmes lui reviennent, elle brâme dans sa gorge en silence pour les tarir, un truc à elle. Ça aussi, c'était une histoire !

Il y a un bon mois, sa sœur Marthe déjà hospitalisée, M. Border lui a donné un autre paquet de sa part : il contenait le journal de son oncle Amédée Bel, frère cadet de sa mère Hortense : une série de cahiers et carnets reliés et datés, la famille les avait reçus de l'ambassade turque en 1919 une fois la paix revenue ; c'est qu'Amédée avait eu pour amant un très haut dignitaire du régime. Ce qu'il faisait en Turquie et pourquoi il n'en est pas revenu ? C'est écrit quelque part.

Sur le coup, elle n'a pas senti l'écart entre sa condition d'infirmière et les dons d'archives qui lui étaient faits... comme s'il n'y avait personne d'autre qu'elle, comme s'il fallait quelqu'un d'extérieur à la famille. Mais aussi quelqu'un de connu et recommandé : la mère de K faisait le ménage chez M. Border depuis des années, plus de vingt ans, et parfois elle accompagnait sa mère quand il n'y avait personne pour la garder.

Et à son tour, elle allait garder la mémoire d'une famille.

Amédée Bel l'inconnu était devenu lui aussi une présence qui disait la vie bien après qu'il l'avait quittée. En juillet 1914, dans les Balkans, alors qu'il roulait en direction de Constantinople avec son sultan de cœur et corps, sur une collision avec un camion, leur voiture avait versé au fond d'un ravin. Le sultan avait pu s'extraire du véhicule mais Amédée, son passager, avait succombé. C'était non loin de Plovdiv, ancienne capitale, selon M. Border. Le sultan, courtois, avait prévenu, et fait envoyer les bagages et documents d'Amédée.

2

Les paupières du gisant Border s'étirent en double sur peau encore tiède au divan de velours bronze. Un mort reste dans la chaleur de la vie vingt-quatre heures ... dans les polars, on détermine l'heure de la mort ainsi, une nuit un jour, elle a lu Agatha Christie au collège, et plus tard tous les Izzo car c'était un enfant d'immigré à Marseille, mais lui aussi est mort, quelle bêtise, la mort. Et Jonas Border, là... Mais il reste les livres, nombreux, ils vivent.

Misère et anti-*mektoub*², on dirait qu'il est vivant ou tout pareil ! Et si quelque part, la vie demeurerait enfouie et en attente d'éveil ? Si chaque atome et grain de lumière, tout serait un jour versé en l'infini du *Livre de Sable* selon Borges ? Oh oui. Un regard de plus jamais et la gorge du sablier égrène les secondes. Au dehors, un merle se fend d'une alerte en *tjuk* sonore. Elle ramasse le carnet de parchemin et la bourse en mailles d'argent. Elle les tient dans ses mains ouvertes et inspecte autour d'elle une dernière fois.

La bibliothèque avec ses volumes plus ou moins bien remis en place, les poèmes, les dicos, ah, son dictionnaire de thème grec... Il faudrait prendre des photos. Non, elle en a déjà. Il lui en a confié, elle en a fait. La vérité est qu'elle voudrait s'en aller, se sauver, filer, fuir et qu'elle n'y arrive pas. *Plus jamais*, formule horrible. Elle parcourt le salon du regard, rien n'a changé, ni la douceur de l'air ni le souffle du vent sur les livres et marqueteries. Ah si ! Un fil pend autour de la clé du secrétaire en acajou, il porte le bouton d'alerte rond donné par la mairie à chaque centenaire ; Jonas Border le lui avait montré en riant, puis l'avait remisé dans le tiroir haut de ce même secrétaire.

Ensuite ? des inconnus emporteront M. Border et, et... oui, on achèvera Jonas Border, né vivant, devenu gisant.

Plus jamais M. Border ! ? Oh... En un souffle, elle déploie son parachute interne, il la soulève et enfle sa poitrine où déjà s'invite un flux de récit. Elle fait trois pas, considère la cuisine en face, et à gauche, le couloir distribuant des pièces, quatre ? En trois visites elle n'y est jamais allée, elle ne le fera pas, c'est la vie de M. Border, avec son bureau sans doute, sa chambre et des archives ou autres – c'est à lui. Elle se détourne, tend la main vers le bouton d'urgence suspendu à la clé du secrétaire, et... stop. Elle attrape les trois livres posés sur le marbre du secrétaire, elle les enfouit dans son sac avec la bourse aux mailles d'argent contenant le carnet long de parchemin et file, elle franchit la porte, et passe les bornes qui ont été dépassés tout à l'heure, oui, tout à l'heure la vie est devenue folle puisqu'elle a emporté Jonas Border, et leurs échanges, leurs rires et leurs mots, c'est fini. *Plus jamais ? Non !* Elle marche en aveugle, quête une table et à boire, elle s'assoit derrière un café à la boulangerie Granvelle, elle n'existe qu'à demi. Quelqu'un de sa famille est mort mort mort, oui, M. Border est aussi sa famille ancienne et secrète, l'étage au-dessus des parents et grands-parents, là où il n'y a plus personne. Elle l'a choisi, ça s'est fait, et il n'a pas dit non. Il a même accru ses confidences au fil de ces rendez-vous préalables. À clore. Une larme dans le café, elle se lève.

Maintenant elle descend la Grande Rue. Prend à droite la rue Moncey, entre à l'Hôtel du Nord où sa mère est femme de chambre. Oui, elle est d'ici, même si elle est partie bosser en Suisse. Là-bas, les infirmières sont mieux payées et considérées. La chef d'équipe la repère de loin :

— Trop tard, ma chérie ! (et devant son visage), Malika – enfin, ta mère, est partie.

K. se détourne et marche vers la porte coupe-feu au bout du couloir, et les jardins intérieurs. Besoin de calme – avec la vue sur les fenêtres, le balcon de Jonas Border comme elle dit pour elle-même, M. Border et son jardin, mais chut. *Je peux, madame Houria ?*

... Toi, ma chérie, ça va pas. Assieds-toi là-bas, je te prépare une infusion ; *nanah ?* (menthe ou n'importe quoi, K. s'en fiche, du moment qu'elle sort, mais elle dit oui à la menthe)... Attends-moi, je reviens tout de suite. Au fait, Malika m'a dit que tu travailles c'est bien, dis-moi, ah si mes fils.... Et hop, elle disparaît, Houria. « Liberté » en arabe, pff ! Oui, K. travaille. À Lausanne, ça paye mieux, oui. Pas comme les deux fils d'Houria, ces feignants adulés qui lui font porter le foulard. *Mes fils ! Tu parles !*

Comme disait Jonas, M. Border,

Et on parie qu'ils s'équipent de pantalons courts en signe de modestie comme le prophète. Tous ces gens crèvent du refus de la réalité : que nous sommes tous des métis, toi, K. , arabe-berbère, moi aussi, italo-savoyard mâtiné de nord-est européen ; ces idiots orgueilleux, leur rêve de pureté est mortel pour tout le monde, car c'est un rêve lâche, un rêve de grandeur assis sur rien, du refus, des frustrations – et du vent...

Ah, il voyait clair ! Chez les Kabyles, avait-elle dit, après cette présentation des fils d'Houria-Liberté (sourire des yeux de M. Border) le rêve nommé *délire* peut arriver, mais moins et surtout en cas de déficit d'éducation : car leur culture est égalitaire, et sa mère, bien que de Tolga, l'oasis au million de palmiers-dattiers, l'a choisie. M. Border, le si vieux, adieu, il souriait quand on évoquait la Kabylie. Il connaissait.

Elle pose sa tasse vide à côté d'elle et, depuis la cour arrière de l'hôtel, scanne les jardins intérieurs entre les rues Moncey, des Granges et Grande Rue. Les fenêtres du balcon Border sont toujours ouvertes ; mais bouclé, l'accès au jardin où le vieil homme de haute taille aimait faire quelques pas, se poser parfois sur un fauteuil de toile et regarder les vols d'oiseaux, retour des hirondelles et des martinets au printemps, départ des grues cendrées vers fin octobre, et puis les mésanges charbonnières qu'il nourrissait l'hiver.

Et voilà, elle regarde sa vie du dehors depuis un hôtel de film ou presque, l'Hôtel du Nord, sa bannière bleue étoilée. Il est moins célèbre que celui de Paris, près du canal Saint-Martin, à cause du film de Marcel Carné avec Arletty, mais lui, au moins, toujours ouvert. Sa mère y travaille depuis la mort de son père, Kateb. Elle pourrait faire mieux, mais n'est guère allée à l'école. Elle n'a jamais porté le foulard, sauf le kabyle aux riches couleurs soyeuses. Kateb n'aurait pas voulu, et ils étaient en accord. Pour faire la poussière, elle en porte un vieux rouge et jaune, qu'elle noue sur sa nuque. « Sinon, que diraient les clients ? lui a dit Houria. Si tu ne corresponds pas à l'image qu'ils ont de toi, tu vas les gêner ». Malika avait ri, et encore ri en racontant l'épisode à K. . *Nous sommes des reines, toi reine combattante kabyle et moi reine par le prénom et le sud. Des reines et on lâche pas, jamais.*

K. avait ajouté, plus pour elle que pour sa mère, *Pff, Bla-bla. Pff...* les bourges étaient partout, partout, ils noyautaient même les arts et la médecine, c'est dire. Alors que restait-il aux oubliés de l'argent et des lignées, à part les Pinçon-